

● Sida : l'onde de choc

« On s'était battus si longtemps pour être reconnus... »

Fin de partie

Effrayés, les hommes fuient les lieux devenus tabous

Franck a le sida. Il va mourir. Il le sait. La tache sombre sur sa cuisse ne s'est jamais effacée. Progressivement, les bleus indolores et suspects ont proliféré sur tout son corps : symptomatique. Franck a compris. Le laboratoire a confirmé. A trente-huit ans, le diagnostic met un point final à sa vie d'homosexuel amoureux du « cuir », des motos et des sensations fortes. San Francisco, Berlin, Paris... Le parcours du comédien professionnel est ponctué de rencontres, au rythme d'une dizaine par mois, histoires d'amour ou de fesses vécues comme une libération. Bien avant la maladie, Franck s'était pourtant assagi. Avec

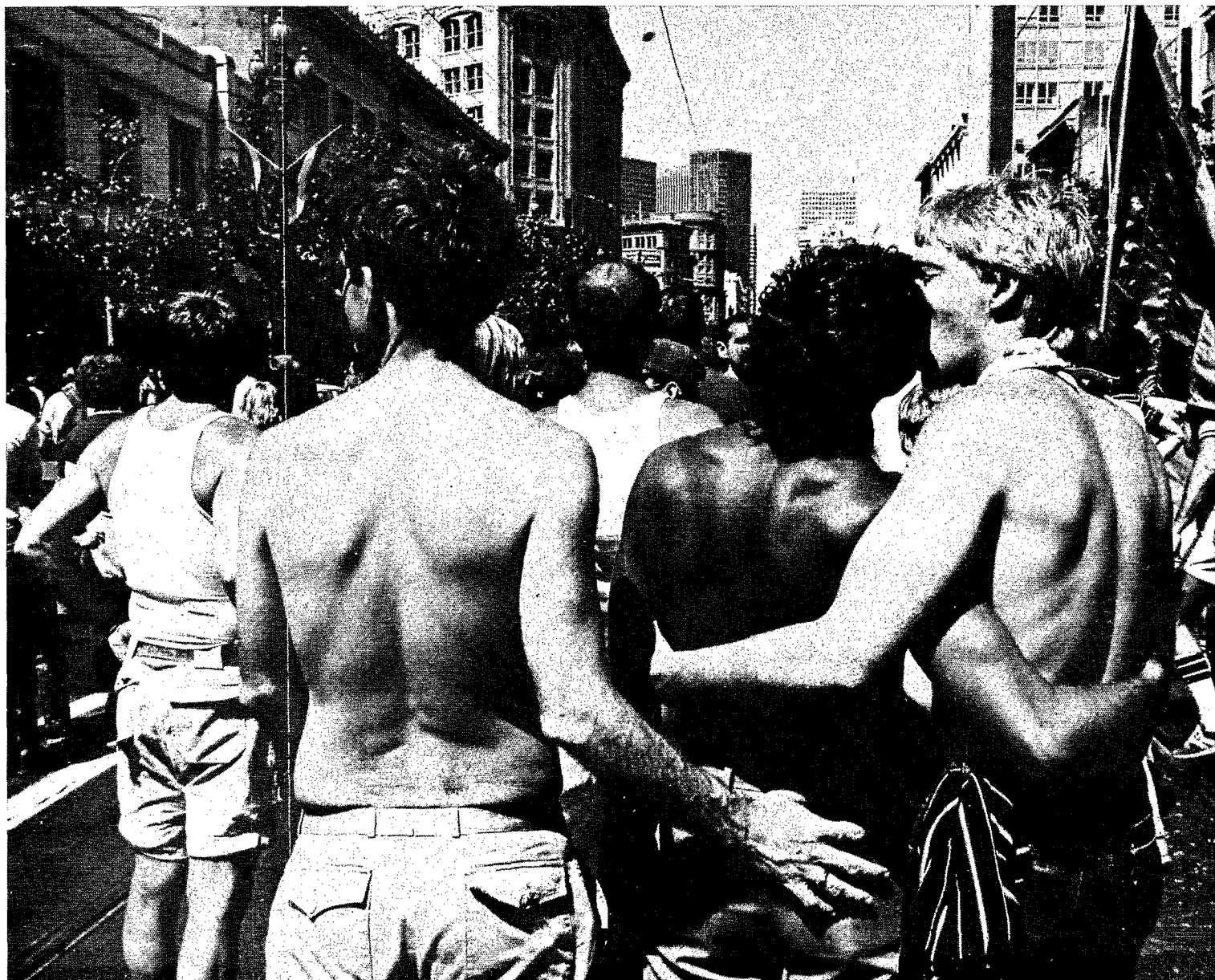
Manifestation homosexuelle à San Francisco

l'âge, il avait choisi de vivre en couple. Son dernier voyage en Californie l'avait terriblement marqué : « *Mon carnet d'adresses ressemblait à un cimetière avec de petites croix devant les noms.* » En deux ans, le sida a tué vingt-cinq de ses copains les plus proches. « *On peut donner la mort en aimant. Une belle saloperie !* »

Deux heures du matin, quartier des Halles à Paris. Entrée discrète sans enseigne, portier et caméra vidéo pour dissuader les « hétéros agressifs » : la boîte est réservée aux homosexuels. A l'intérieur, deux à trois cents hommes se serrent devant le bar. Avant, on venait ici exclusivement pour les *backrooms*, arrière-salles obscures, à la recherche de partenaires anonymes et illimités. Le plaisir du corps par le record : un immense lieu de baise, un bouillon de culture pour le sida. Depuis le

mois de février dernier, les salles doivent être fermées ou éclairées. Les *backrooms* sont interdits. En principe. Au bar, un jeune homme aux cheveux courts commande une bière et un flacon de *poppers*, puissant aphrodisiaque. Au fond de la salle, on piétine devant l'escalier en colimaçon qui mène au sous-sol. Un client plaisante : « *Prêt pour la prochaine vague ?* » En bas, près des toilettes, une minuscule cave sombre laisse entrevoir une masse d'hommes agglutinés : un résidu de *backroom*, le dernier carré.

L'époque est désormais révolue. Quelques mois plus tôt, la ville comptait une vingtaine de lieux similaires. Ils ont pratiquement disparu. Franck aimait fréquenter le Sling, un bar hyperpuissant en plein cœur du Marais. Décor new-yorkais *backroom* à même le carrelage, rapports sado-masochistes, l'endroit était connu



D. Goldberg-Syigma

pour sa statue de plâtre au-dessus du bar, le buste d'un homme à la poitrine traversée par un poing.

Ce soir pourtant, la vidéo est sage et le bar désert. La loi n'explique pas tout. Au début, effrayés, les hommes fuient les lieux tabous. Au moindre accès de fièvre ou de fatigue suspecte, ils se précipitent pour un test au premier dispensaire. Brutalement, le sida envahit les conversations et les esprits. Ce qui n'était jusqu'alors qu'une information de presse, une menace éthérée, prend corps tout à coup au détour d'un test positif ou d'un ami malade. Les fausses rumeurs et les chiffres démesurés font flamber la peur. Les plus tourmentés refusent de se toucher, d'autres préfèrent ignorer le problème, le nier en bloc : le sida n'existe pas, tout peut continuer comme avant !

« Il faut dédramatiser, lutter contre la dénégation et le drame sans moyens », insiste Daniel Defert, responsable d'Aides (1). Chaque semaine, la permanence reçoit des centaines d'appels d'homosexuels, de toxicomanes, de bisexuels pères de famille et même de médecins. Expliquer : la maladie n'est pas liée à l'homosexualité, un test positif ne signifie pas la mort par le sida, le mal est grave mais peut être endigué, il existe, à l'aide de protections classiques, un sexe « à moindre risque »...

Finalement, les homosexuels n'ont pas cédé à la panique. Mais plus de sauna, plus de *backroom* ; on évite les rencontres dans le noir et l'inconnu de passage. Les relations deviennent prudentes, à la limite de la chasteté. La plupart des gays préfèrent maintenant vivre en couples, attentifs à leurs bilans médicaux. « A part quelques porcs qui continuent à cavalier en sachant qu'ils sont malades, tout le monde est devenu solidaire et essaie d'apprendre à vivre face au sida », explique le patron du Sling.

A condition de vivre à Paris, d'avoir accès à l'information. « Pour moi, le sida reste une maladie honteuse », reconnaît Brice, un homosexuel de Toulouse. Son entourage n'aime pas en parler. Lui-même ne comprend rien aux termes médicalisés des articles de presse, son médecin avoue son incompetence et aucune information efficace n'existe dans la région. Brice vit en couple : « Le phénomène sida n'a pas bouleversé ma vie, mais il m'a interdit l'adultère. » Chercher l'information, se rendre à une conférence, acheter les revues spécialisées ? Impensable. Le commerçant doit déjà prendre ses précautions pour vivre sans révéler ses tendances à la clientèle. « Toute démarche risque de me dévoiler aux yeux de tous en tant que pédé. Trop dangereux ! » La solitude de l'homosexuel de province. Le ghetto existe ; le sida, en mariant symboliquement l'homosexualité et la mort, ne fait que le renforcer.

« Le plus dur n'est pas le sentiment d'être un condamné en sursis... » Franck secoue la tête. « Mais on s'est battus si longtemps pour être reconnus. On avait presque réussi. De nouveau, le sida nous met à l'index. Ce qui nous arrive ressemble à un énorme pied de nez. » Il s'interrompt un instant et, pour la première fois, accuse le coup : « Sois gentil, dans ton papier, évite les termes du genre... pestiféré... »

JEAN-PAUL MARI ●

(1) Aides (Association pour Entraide et Information sur le Sida) : permanence téléphonique lundi et samedi de 20 heures à 23 heures. Tél. : 804-00-99 et 250-00-49.

PRÉVENTION

Parions contre la peur

Jamais les savants n'étaient allés si vite. Alors...



Linda Evans et Rock Hudson dans « Dynastie »

Le sida est un vrai risque. La contamination facile — la longueur de son incubation — et la sévérité de ses manifestations justifient sans aucun doute qu'on prenne ce risque au sérieux, c'est-à-dire que les hommes de science, cliniciens et fondamentalistes, s'attachent à en perfectionner le diagnostic ainsi que les traitements.

Jusqu'ici, les résultats de leurs efforts ont dépassé toutes les espérances. On n'avait jamais vu ça pour aucune maladie : en un rien de temps, la maladie était individualisée, les modes de contagion précisés, l'agent causal isolé et décrit, des traitements expérimentés, un vaccin envisagé.

Ce n'est pas tous les jours qu'on voit apparaître une maladie inconnue ; non pas parce qu'on n'avait pas su la reconnaître mais parce qu'elle n'existait tout bonnement pas. Une maladie qui, en plus de cette soudaine apparition — comme une espèce nouvelle qui surgirait dans notre univers —, a bien des points communs avec cette syphilis qui a hanté les esprits de nos grands-pères. Comme elle d'origine probablement animale et exotique (le lama américain pour la syphilis et un singe zairois pour le sida), elle est aussi transmise essentiellement par voie sexuelle, elle met longtemps à provoquer des dégâts gravissimes.

Le sida suscite ce qu'en son temps la syphilis suscitait, la même horreur pour un mal venu d'ailleurs qui travaille sournoisement, par-dessous, en silence et longtemps, pour soudain exploser et nous réduire à l'impuissance. Et qui plus est, qui est liée au péché. De là à y voir la main d'un Dieu vengeur... ou du diable... Dans ce rôle, il faut bien dire que l'herpès avait un peu déçu.

Cela explique sans doute la fascination horrifiée du public. Ça n'explique pas l'ardeur

qu'on met à alimenter cette fascination et cette peur.

On peut comprendre que les nécessités de la prévention conduisent à annoncer à quelqu'un, jeune le plus souvent, que son test anti-L.A.V. est positif. Cela signifie qu'il doit éviter de contaminer autrui et de se surcontaminer (la chasteté est en fait la seule vraie solution : les précautions recommandées ont de quoi décourager la libido la plus déchaînée), mais cela signifie aussi et surtout qu'un jour il sera peut-être frappé par la maladie elle-même, c'est-à-dire, pour le moment du moins, qu'il en mourra. Quel que soit en effet le pourcentage de ceux qui, ayant un test positif, feront la maladie — et l'absence de recul ne permet pas de le fixer avec rigueur —, pour chacun le risque est à la fois nul et total.

Que les infortunés qui appartiennent aux groupes « menacés » subissent un sort aussi cruel n'oblige en rien à plonger l'ensemble de la population, qui n'y peut mais, dans une angoisse sans issue.

Pour le moment, le seul résultat de cette méditation à outrance a été la condamnation de l'homosexualité. Il n'était pas nécessaire de mobiliser l'opinion pour instituer un test sur tous les dons de sang. En courant le risque, d'ailleurs, de réduire le nombre des donneurs : tout le monde n'envisage pas de gaieté de cœur de se voir révéler, à l'occasion d'un geste généreux, une menace de cette gravité.

Pourquoi ne pas laisser les bonnes gens croire que, dans la course de vitesse qui s'est engagée entre la diffusion de la maladie et la découverte d'un traitement efficace, c'est la diligence des savants qui gagnera ? C'est un pari qui en vaut bien un autre mais qui suppose, il est vrai, un peu de silence et, pourquoi pas ? d'hypocrisie.

NORBERT BENSARD ●